

culture

EXPO Avec «Terre d'Islam», l'Ariana, à Genève, enthousiasme par une plongée thématique dans sa collection.

L'islam des terres cuites

SAMUEL SCHELLENBERG

A voir.
Musée de l'Ariana,
10 av. de la Paix,
Genève, jusqu'au
31 août, ma-di 10h-
18h, ☎ 022 418 54 50,
ville-geneve.ch/ariana

Mais aussi.
Parmi les nombreuses
activités organisées en
marge de l'exposition,
notons des visites
commentées les di
2 mars, 6 avril, 4 et
18 mai, 1^{er} juin et
31 août à 11h (et à 15h
en anglais les 2 mars et
31 août). De même
qu'une visite avec
démonstration
de calligraphie arabe
le 15 mars à 11h et
14h, une table ronde
«Images et religions»
le 3 avril à 20h, ou «La
Mille et deuxième nuit»,
avec ses contes
orientaux proposés
le 19 juillet de 21h au
lever du soleil!
Programme complet sur
le site du musée. Entrée
libre les premiers
dimanches du mois.

Rien de tel qu'une grande exposition pour découvrir ses propres collections. A Genève, le Musée de l'Ariana vient d'en faire l'expérience: ces dernières années, il a passé au crible quelque 700 pièces de céramiques disséminées dans ses dépôts, dont le point commun est l'islam. «C'est une pratique aussi intéressante qu'exigeante. Nous avons vraiment pu faire le point sur ce que nous avons», sourit la conservatrice Anne-Claire Schumacher, clairement ravie des résultats de l'exercice. Ils comprennent non seulement une grande présentation d'environ 400 pièces – bols, aiguillères, vases, pichets, carreaux et... tessons! –, à découvrir depuis hier, mais aussi un imposant catalogue et d'innombrables activités à vivre jusqu'au 31 août. Avant une grande exposition sur la poterie suisse en 2017, c'est la deuxième fois que l'Ariana, institution de la Ville spécialisée dans la céramique, sort de ses réserves un pan entier de sa collection – le premier exercice datait de 2006 et concernait la faïence italienne.

Précisons d'emblée que la collection islamique a ses lacunes: des pans importants de cette matière manquent à l'appel. C'est le cas par exemple des terres cuites égyptiennes, explique Anne-Claire Schumacher, qui espère que son musée pourra bénéficier à l'avenir de donations ciblées pour combler cette lacune. Mais quoi qu'il en soit, pour une collection essentiellement formée de legs – parfois à coup d'une ou deux pièces données par des diplomates en poste à Genève –, précise la conservatrice –, sur une base rassemblée par le fondateur des lieux Gustave Revilliod, l'ensemble n'a pas à rougir de ses contenus, bien au contraire. Aussi les «trous» n'enlèvent-ils rien à la qualité de l'exposition, couvrant nombre de jalons important d'une histoire allant du IX^e au XX^e siècle.

DRAGON PUNK

Les deux points forts de «Terres d'Islam» concernent l'Iran médiéval – du IX^e siècle à l'invasion de Gengis Khan en 1219 – et la Turquie, avec les productions ottomanes d'Iznik et de Kütahya, du XVI^e au XVIII^e siècle. De la Perse, l'exposition montre notamment un bel ensemble de céramiques siliceuses décorées en bleu et blanc, mais aussi des productions du village de Meybod, au centre de l'Iran. Et de Turquie, également en terres siliceuses, on peut admirer de nombreux plats à décors floraux, à l'image de celui repris sur l'affiche de l'exposition (photo de droite).

Dans les deux cas, c'est l'arrivée de la porcelaine chinoise qui a poussé les artisans locaux à développer des produits de substitution – difficile d'égaliser la blancheur des productions de l'Empire du Milieu. Dont l'influence se ressent aussi dans les motifs utilisés, plus ou moins réinterprétés et additionnés de l'iconographie islamique, avec formes géométriques, arabesques végétales ou bêtes plus ou moins réelles. Anne-Claire Schumacher attire par exemple notre attention sur un étonnant «dragon à crinière punk» peint sur un plat de l'Iran saffaride. Avant de pointer un élégant lièvre vert prenant garde à ses arrières, peint dans un bol de la période mongole (photo de gauche).



Sur du sable noir, mis en valeur grâce à des miroirs, l'exposition présente de très beaux carreaux de Turquie, Syrie et Egypte, au milieu desquels trône une magnifique plaque de revêtement iranienne en forme de mihrâb. Le parcours examine aussi des versions tardives et davantage populaires de la céramique de Meyrod – ne pas manquer un égouttoir à jus de grenade imprégné de la couleur rouge du fruit –, avant de s'intéresser à l'influence de l'islam à travers la péninsule ibérique, avec des pièces aux reflets métalliques floraux ou zoomorphes. Enfin, ce sont plus généralement les productions européennes qui sont à l'honneur de l'exposition, en particulier du XIX^e siècle, rappelant le goût du continent pour l'orientalisme.

DÉFAIRE POUR MIEUX REFAIRE

Dans une mise en scène simple et élégante, la dimension pédagogique est constamment présente, tout en finesse et par des exemples porteurs de sens. Ainsi, dès les premières vitrines, «Terres d'Islam» explique les enjeux de la restauration – faut-il tout remettre en état? Qu'est-ce qu'une réfection bien faite? –, en proposant un «musées des horreurs» listant les fautes à ne plus commettre dans le domaine. «Nous avons par exemple dû 'dé-restaurer' un récipient formé à partir de quatre ou cinq bols différents», raconte Anne-Claire Schumacher. Chaque époque a ses méthodes, on l'aura compris. Heureusement que la nôtre semble avoir inclus une bonne dose de bon sens.

Made in Champ-Dollon

Elles ne pourront pas voir l'exposition. Et pourtant, les participantes à l'«atelier femmes» de la prison de Champ-Dollon y ont activement pris part: leurs belles réinterprétations des moucharabiehs – ces grillages typiques de l'Islam, d'habitude en bois – sont à voir au rez-de-chaussée et encadrent l'entrée des espaces du sous-sol.

Des pièces produites avec Anouk Gressot, céramiste et animatrice de l'atelier, sur des modèles glanés dans les collections du Louvre et de l'Institut du monde arabe, à Paris. Les carreaux sont hétéroclites et représentent bas-reliefs, calligraphies, découpes et gravures sur plaques d'argile. Autour d'une forme qui permet de voir sans être vu et qui propose une alternative à la grille de prison.

«Cette année d'immersion dans les arts de l'islam a été pour nous et pour toutes les détenues une formidable opportunité d'expérimentations, de découvertes et d'échanges autour de ces civilisations et de ces cultures», souligne Anouk Gressot dans un texte de présentation. SSG

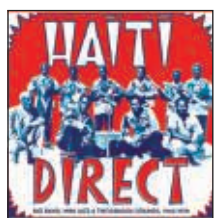
Photos.

Bol d'Iran, fin du
XIII^e ou début
du XIV^e siècle.
COLL. MUSÉE
ARIANA/PHOTO
NATHALIE SABATO

Plat d'Iznik (Turquie),
vers 1575.
COLL. MUSÉE
ARIANA/PHOTO
MAURO MAGLIANI &
BARBARA PIOVAN

DISQUE • «HAÏTI DIRECT»

Le compas retrouve la boussole



Haïti abrite une richesse culturelle, notamment musicale, qui n'a pas fini de rayonner. Longtemps dans l'ombre de ses voisins artistiquement prodigieux (Cuba et la Jamaïque), l'île du vaudou révèle aujourd'hui à un large public des trésors insoupçonnés grâce à des passionnés comme Hugo Mendez: ce DJ et collectionneur londonien a fait danser les foules sur des rythmes tropicaux – du Nigeria à la Colombie en passant par les Antilles –, et son label s'est spécialisé dans la réédition de trésors méconnus. Mendez s'est taillé une solide réputation aux côtés d'autres enseignes pour lesquelles il a supervisé des anthologies (Strut, Soundway, Jazzman ou encore Nascence).

Strut lui a justement confié la réalisation de *Haïti Direct*, un vaste panorama du compas haïtien en 27 titres datant de la période 1960-1978. Un double album qui met en évidence, parallèlement aux reggae, zouk et autres rythmes emblématiques des Antilles, une tradition musicale influencée par le merengue du voisin dominicain (sur un tempo volontairement ralenti) et le jazz de l'occupant étasunien. De nombreux big bands ont ainsi fleuri durant les années 1950 et 1960, faisant danser les expatriés et la haute société haïtienne, mais aussi le petit peuple pressé de se divertir pour oublier les rudesses du quotidien. Parmi ces ensembles, l'orchestre itinérant de Nemours Jean-Baptiste: ce dernier, s'il se pliera durant la dictature des Duvalier à l'exercice de l'ode au tyran, est un artisan clé du «compas direct», vitrine ambivalente d'un âge d'or de la culture locale. Carte postale d'un Haïti fantasmé et musique officielle du régime et de sa caste de privilégiés.

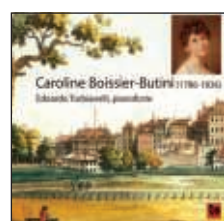
Le voyage n'en est pas moins séduisant, d'autant que, outre le «Ti Carole» au goût amer de Nemours, on trouve sur *Haïti Direct* de nombreuses pépites parfois tranchantes, comme ce «Pile ou Face» des

Loups Noirs, un afro-funk tout en saxo tonitruant, guitare cinglante et orgue entêtant sur lequel rugit un maître de cérémonie halluciné – difficile d'imaginer cette musique-là autrement qu'en rebelle. Le «Désordre Musical» des Pachas du Canapé Vert est une frénésie calypso irrésistible. Quant au Super Jazz des Jeunes du début des années 1950, ses rythmes traditionnels Rara endiablés, additionnés d'une section de cuivres sous influence latine, servent à interroger une identité haïtienne bafouée, au cœur d'un renouveau dont la musique est alors un puissant vecteur. RODERIC MOUNIR

HAÏTI DIRECT - BIG BAND, MINI JAZZ & TWOUBADOU SOUNDS, 1960-1978, STRUT / NAMSKEIO

DISQUE • CAROLINE BOISSIER-BUTINI / EDOARDO TORBIANELLI, «ŒUVRES POUR PIANOFORTE»

Une Clara Schumann genevoise?



Quasi contemporaine de Czerny, précédant Liszt d'un petit quart de siècle, Caroline Boissier-Butini connue au début du XIX^e entre Genève et Paris une renommée méritée grâce à un joli talent de pianiste et de compositrice. La plupart des partitions de la praticienne genevoise, redécouvertes il y a dix ans à la Bibliothèque de sa ville natale, ont été enregistrées sur piano moderne en 2009.

Aujourd'hui ces variations et sonates au souffle beethovenien connaissent une nouvelle vie sur un piano Broadwood. Plus en adéquation avec les sonorités de leur époque, grâce à la ferveur inspirée du pianiste italien Edoardo Torbianelli, elles sont à nouveau réunies sur un album produit par VDE-GALLO. A l'instar de Clara Schumann qu'elle précède d'une trentaine d'années, Caroline Boissier-Butini y affirme une indubitable maîtrise du langage pianistique de

son époque. Une maîtrise un peu déserte, qui place néanmoins cette excellente musicienne parmi les rares créatrices de son temps. Une curiosité à découvrir avec l'esprit ouvert.

MARIE ALIX PLEINES

CAROLINE BOISSIER-BUTINI / EDOARDO TORBIANELLI, ŒUVRES POUR PIANOFORTE, VDE-GALLO

DISQUE • DISCO DOOM, «NUMERALS»

Jamais mieux sans trois



On oublie facilement Disco Doom au moment d'énumérer les meilleurs éléments de la scène helvétique. Injustice, tant les Zurichois incarnent à la perfection un son et une philosophie *do-it-yourself* précieux, en artisans surdoués d'une *guitar pop* mal léchée aux arômes sucrés. Built To Spill, Pavement, Dinosaur Jr, voire Sonic Youth par temps clair: Disco Doom, les oreilles bien placées et une

classe innée, fait bien mieux que régurgiter ses influences.

A force, d'autres ont fini par le remarquer. Le trio a tourné maintes fois en Amérique du Nord, y nouant de solides amitiés. Ce troisième disque intitulé *Numerals*, Gabriele De Mario, Anita Rufert et Flo Götte (ce dernier étant aussi le camarade de jeu d'Evelinn Trouble) l'ont enregistré entre New York, Seattle et Zurich, avec le renfort de deux membres de Built To Spill, le batteur Scott Plouf et Jim Roth à la console. Cela s'entend dès «Ex-Teenager», dans cette façon de déjouer ses propres mélodies, d'enchaîner les accords dans le désordre et de vocaliser entre confusion et euphorie. Disco Doom cale entre ses pépites noisy-pop (sublimes «Dead Eye», «Rice & Bones» et «Love 77») des plages plus minimales et oniriques, frisant la perfection. RMR

DISCO DOOM, NUMERALS, DISCO DOOM / IRASCIBLE